

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## **Pompéi, rue Van Horne**

Suzanne Jacob

---

Number 303, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71394ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Jacob, S. (2014). Pompéi, rue Van Horne. *Liberté*, (303), 19–20.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

PRÉLÈVEMENTS

# POMPÉI, RUE VAN HORNE

À qui appartient la parole que je prends ?

SUZANNE JACOB

**O**N A COMMENCÉ À SE FAIRE RARES je ne saurais dire exactement en quelle année, mais il me semble que c'était vers 1984, tout de suite après *Les ailes du désir* ou *Tokyo-Ga* de Wim Wenders. Avant 84, on restait encore nombreux ensemble dans la salle de cinéma. On s'est quittés. Après quoi, on a été souvent nombreux, mais rarement ensemble. Ce n'est pas arrivé en même temps pour tout le monde. Pour certains, c'était une question de décence. Ils ne pouvaient pas suivre le train de vie (le budget, l'optimisme) de l'ensemble, et la politesse ne leur avait pas appris à se sortir de cette situation de ne pas pouvoir rendre autrement que par l'absence. Pour d'autres, c'était une question de dépendances diverses à des séries télévisées, à des jeux vidéo en solitaire ou en équipe virtuelle. Ou encore, c'était une désaffectation si on avait été affectés trop longtemps à la fabrication d'une convivialité hilare. Et puis, il y avait l'angoisse de la répétition qui avait commencé ses ravages dans les neurones et qui en avait fait fuir plusieurs, mais dans quelle direction ? Le bois ? Où est le bois ? Partout où on essayait un nouveau bois, on y retrouvait les arbres abattus et les écrans allumés. Il reste beaucoup de photos de cette période dans les archives de chacun. On voit le lac s'approfondir dans la nuit saccagée.

On a éteint. On s'est fait rares. On a lu, relu. On est allés au Conservatoire entendre le Quatuor Molinari interpréter le Quartet n° 4 (1983) d'Alfred Schnittke. De cette douleur insoutenable et toujours reconduite (tortures des Érythréens, 2013) a jailli la joie qui ne ressemble à rien et qui pourtant naît et se reconnaît. Je ne savais pas si je devais avoir peur ou honte de cette joie dont les musiciens venaient de me faire don. Je ne sais pas si je dois avoir peur ou honte de la joie jamais hilare que je reçois du ciel, des arbres, des toiles, des films, des livres, des gens, d'Angèle Dubeau (Philip Glass, Arvo Part). La peur ne fait pas de sieste dans la cale des bateaux où s'entassent les réfugié(e)s.

C'est un concours de conversations qui m'amène ici. On se fait rares les uns pour les autres, mais parfois on finit par avoir une conversation ensemble, et telle conversation est

répétée à tel autre. C'est ce qui est arrivé qui m'amène. La page couverture du premier numéro du nouveau *Liberté* auquel j'ai participé disait : « Nous ne sommes pas seuls. » Dans la bulle du dessin de FSD et AFR : « Et elle est où, ta fameuse communauté ? » L'après-midi où on s'est rencontrés, Philippe Gendreau et Pierre Lefebvre m'ont suggéré d'en dire quelque chose. Ça m'a rappelé la fois où je m'étais précipitée à la librairie pour acheter le dernier Jean Baudrillard dont *Le Devoir* avait parlé. Il n'y en avait déjà plus. C'est le plus fort sentiment de ne pas être seule que j'aie jamais éprouvé. J'ai demandé au libraire : « Vous en aviez combien d'exemplaires ? – Nous en avons un. » Plus récemment, pour le Quartet n° 4 de Schnittke, introuvable, je me suis retrouvée chez un disquaire plutôt sévère qui m'a dit ceci : « Non, je ne l'ai pas, mais ce qui m'échappe, c'est comment les trois clients qui sont dans cette pièce cherchent, le même jour, à la même heure, ce fameux Schnittke. » Il y avait deux messieurs bien réservés dans la boutique, et nous nous sommes salués avec un sourire dont j'ignore toujours de quoi il était fait. De surprise, oui. Mais à laquelle se mêlait le sentiment d'être découverts. Une pudeur ?

Oui, il y a une honte à être découvert en train d'assurer sa survie, et on n'ose pas trop engager la conversation avec quelqu'un qui est en train de faire les poubelles ou les bornes de stationnement. Survivre impose quelques grimaces à cette face qu'on a tant de mal à perdre. Ça ne devrait plus. Une pub de trente secondes (2013) de l'Ordre des psychologues du Québec nous a appris que la tête humaine est un local cubique exigu et tabletté abritant un bazar de vaisselles et de statues en plâtre empilées dans lequel toute intrusion non autorisée par l'Ordre peut provoquer du désOrdre. Il faut par conséquent que tout porteur d'un tel local sur ses épaules apprenne à se méfier des intrus qui ne seraient pas habilités par l'Ordre et à faire confiance aux intrus habilités par l'Ordre. Si on suivait la pub de l'Ordre, on conclurait que toute psychothérapie est une intrusion dans ce bazar spectral de vrais plâtres imitant les faux plâtres qu'est le siège de la pensée. Si on s'accorde sur le fait que l'enveloppe budgétaire globale impartie à la fabrication du faux vrai est à peu près égale à l'enveloppe impartie à la fabrication du vrai faux, je ne vois pas du tout pourquoi je me mettrais à me méfier des intrus. Mieux vaut cogner soi-même sur ses propres huitres pour rejeter celles qui sonnent creux que de gâcher sa Saint-Valentin par une gastro.

Ou préférer perdre tout à fait la tête dans la circulation. Un graffeur avait tagué cinq fois à la peinture jaune le mot PEUR en longues et maigres majuscules sur le fronton de ciment d'une manufacture en ruine, à l'angle de la rue Van Horne et de l'avenue du Parc. Le bâtiment était troué de hauts rectangles à travers lesquels un soleil cru s'engouffrait en illuminant un somptueux Pompéi de graffitis sur les cloisons. Graffitis authentiques, en 3D, identiques à ceux qui ornent les piliers des échangeurs et des viaducs. Les cinq PEURS jaunes restaient dehors, ni hip, ni hop, exclues, sans même la signature de l'anonymat de clan, de gang, de groupe, de rue. Une des PEURS avait dégouliné du ciment jusqu'aux briques rouges et c'est cette *morve d'azur* (Rimbaud) que je

cherchais à immortaliser avec mon appareil photo (un tout simple qui insiste pour garder son flash quand il fait soleil) avant la destruction de l'immeuble entier.

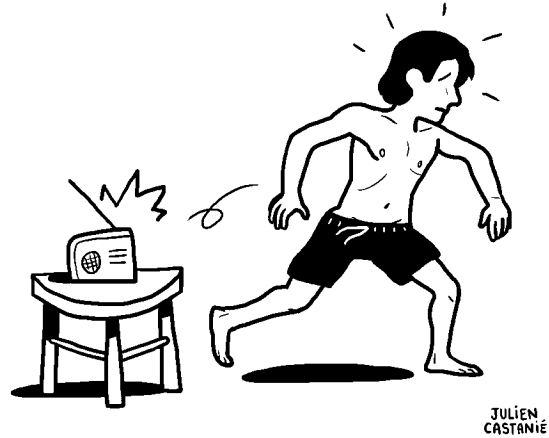
Le mot *Pompéi*, qui avait traversé mon esprit, avait fait trembler, tel un intrus, la collection de plâtres dans mon local, et du coup je m'étais souvenue que personne n'avait jamais vu aucune *photo réelle* de Pompéi. Ce mot pouvait aussi bien désigner un plat tendance à l'érable et au benjoin qu'une animation touristique signée d'un metteur en scène célèbre sur le site italien d'un séisme naturel ayant un jour rayé de la carte un centre-ville patrimonial. Nous y débarquions par milliers comme à Venise ou à Québec. Du même coup, voilà que je comprenais que l'immortalisation des ruines fausses ou vraies était l'une des pratiques culturelles les plus répandues de la religion du hic et nunc, et que cette pratique ruinait *instantanément* le hic et nunc lui-même, rendant toute actualité future déjà fumante, d'emblée maquillée pour passer sous les feux des projecteurs d'enquête. Et j'en étais, de ce culte, même si mes pensées étaient beaucoup trop tordues pour me permettre de cadrer ma cible ou de cibler mon cadre, comme on voudra. Ça ne posait pourtant pas problème puisque je recadre toujours mes cibles et recible toujours mes cadres sur l'écran avant d'envoyer toutes mes ruines aux oubliettes de l'ordi.

Pas de blâme (Yi-King). Je m'étais quand même juchée sur une borne de ciment éraflée pour me soumettre avec plus de piété à la pratique culturelle en question. C'est dans cette posture que j'ai aperçu le modeste attroupement de passants et d'automobilistes que ma pratique culturelle venait de créer. Ces gens, mes semblables, avaient freiné leur course et risquaient maintenant d'être mêlés à une affaire qui devenait suspecte si elle n'avait pas reçu l'aval et le sceau des divers paliers de l'industrie culturelle. L'heure était gravissime. Ces gens assistaient en direct au sacrifice de l'art éphémère et

## Survivre impose quelques grimaces à cette face qu'on a tant de mal à perdre.

de la peur morveuse par son immortalisation et ces gens-là souriaient. Avais-je affaire à des analphabètes? Les sourires étaient partagés entre l'indulgence et la pitié, mais aucun n'exprimait une des émotions qu'aurait pu provoquer le mot PEUR répété cinq fois en majuscules. Étaient-ce là des cinéphiles de films muets sous-titrés? Ou alors, c'est moi qui étais en faute et il s'agissait de la musique, suis-je bête, cet événement n'était pas *orchestré*, il n'y avait pas de section rythmique. Ce qui était évident, c'est que je n'étais plus seule ni la seule. Je n'étais plus rien de seul ni sûre de rien, et pourtant je me sentais terriblement solidaire du graffeur et de la vertigineuse vitesse avec laquelle il opère son cri.

Au même moment, deux affaires urgentes à traiter. D'abord, mon frère bio certifié m'expédie un texto péremptoire. Mon truc vient de lui tomber des mains. Il m'enjoint



« ... Flash météo... Soleil prévu sur notre Voie lactée pour les prochains 5 milliards d'années. Mettez vos crèmes... »

d'expliquer clairement ce que j'escompte faire entendre en me mettant dans cet «état de situation». Il me faut gérer si je veux m'épargner la vindicte du clan familial (on ne t'invitera pas pour Pâques, on te noiera dans le local). Je lui texto que j'essaie de venir à bout de mes habitudes de pensée, que je pioche sur leurs matériaux et de me pardonner. C'est réglé. Reste le petit policier que j'avais repéré quelques jours plus tôt alors qu'il faisait une ronde à vélo dans le quartier, et alors qu'il s'était arrêté au feu rouge à Laurier il avait extirpé d'une des poches de son équipement de corps un petit objet qui ressemblait à une cartouche de 303, qu'il avait décapuchonné et passé sur ses lèvres – c'était un tube de baume à lèvres –, donc le même m'a invitée à descendre de l'état de ma situation et à circuler. Guy Debord, dans ses *Commentaires sur la société du spectacle*, avait déjà posé la question : «Doit-on déguiser des policiers en artistes?» Et moi-même, au sujet de bonnes idées pour déguiser Montréal en capitale culturelle : «Devrait-on inverser le cours du fleuve Saint-Laurent?»

Günther Anders : «Nous n'avons plus la capacité d'avoir peur parce que nous ne pouvons plus imaginer le résultat de ce que nous produisons.» Par exemple, le colonel Paul Tibbets, âgé de trente ans, largue la bombe *Little Boy* sur Hiroshima le 6 août 1945. Il n'imagine pas qu'il renoncera, soixante-deux ans plus tard, à des funérailles et à une pierre tombale pour lui-même par crainte «des manifestations de protestations». La capacité d'avoir peur lui est revenue avec l'imminence de sa propre mort.

La circulation redevenue fluide, il reste ma grande question : «Si je prends la parole, est-ce qu'elle m'appartient?» **L**

Suzanne Jacob est écrivaine.